

**Communication de Myrtille Chabanon,
bénévole à la Fondation Claude Pompidou,
lors du Colloque du 23 octobre 2000 à la Pitié Salpêtrière**

Je suis bénévole à la Fondation Claude POMPIDOU depuis une dizaine d'années. Lorsque j'étais enfant, je pensais que le nom « bénévole », qui était d'ailleurs très peu utilisé, désignait un papillon – sans doute à cause de sa terminaison – en tout cas, quelque chose d'aérien. Depuis, j'ai réalisé, et cela de plus en plus, combien il faut être de plein pied avec la réalité quotidienne pour être bénévole à l'hôpital.

Depuis un an et demi, je me rends chaque semaine à l'Hôpital Charles Foix à Ivry. C'est un immense établissement de l'Assistance Publique, qui date de la fin du XIXème siècle, entièrement voué à la gériatrie. Les parties anciennes et récentes s'entremêlent, ce qui n'est pas sans difficulté pour les personnes d'un grand âge et complique singulièrement le travail du personnel. Les chambres sont néanmoins belles, claires, propres, les repas corrects et les soins très satisfaisants.

Là vivent environ 1200 vieilles personnes – en majorité des femmes. Dans le bâtiment où je me rends, il y en a 150. Elles ont entre 80 et 95 ans – et plus. Pour la plupart, elles sont en moyen ou long séjour. Presque toutes sont originaires de Paris, de Vitry ou d'Ivry. L'éventail social est très large. Après le lever, le petit déjeuner et la toilette, on les installe dans de grandes salles. Là, assises par quatre autour d'une table, elles resteront de 11 heures à 19 ou 20 heures à attendre que le temps passe. Les activités de groupe organisées par le service d'animation de l'hôpital (cinéma, sorties, chorale) ne sont pas accessibles à toutes, en fonction de leur état physique ou mental. Beaucoup sont si lasses, déjà si loin et demandent régulièrement « ce qu'elles ont fait pour être là ». Elles sont plus ou moins sourdes et ne communiquent que peu entre elles. Quelques unes sont en fauteuil roulant. Les personnes ayant conservé toutes leurs facultés intellectuelles, celles dont la tête est confuse, et les personnes démentes sont dans les mêmes pièces, assises aux mêmes tables.

Bien que leur vie matérielle semble correcte, sans plus, l'approche de ces personnes est une confrontation immédiate avec la détresse de la vieillesse. Ici règnent solitude, isolement, exclusion. Peu ont des visites régulières – parfois au début de leur séjour, puis moins et puis plus du tout. Leur grand âge fait que leurs conjoints sont, pour la plupart, décédés – leurs enfants souvent aussi – ou bien ils sont également vieux. Ces gens de 90 ans et plus, si nombreux, ont des enfants de 70 ans, des petits-enfants de 50 ans ! Ils n'ont plus d'amis. Je pense que certains n'existent dans aucune mémoire.

Le personnel qui s'occupe de ces vieilles personnes est en nombre cruellement insuffisant. Surchargés de tâches, infirmières, aides soignantes, agents hospitaliers, tous parent au plus pressé, tiraillés pour beaucoup entre ce qu'ils aimeraient et ce qu'il peuvent faire auprès des vieillards. Alors, comment leur donner en ce cas l'attention dont ils ont tant besoin ? Pour pouvoir faire l'indispensable, on uniformise, on simplifie. Il s'ensuit une dépossession cruelle de l'histoire passée du vieux monsieur ou de la vieille dame, un manque de considération et une dévalorisation totale de la vieillesse. Ces gens âgés deviennent des objets encombrants qui n'intéressent plus personne et ils en sont, pour certains, tristement conscients.

Même si j'en reviens parfois douloureuse, je vais chaque semaine à Charles Foix avec joie. Le mot est pesé. Ce que j'y trouve de richesse n'existe pas ailleurs. Il est faux de dire que le vieillard est acariâtre, il est la continuation de ce qu'il a été sa vie durant. Lorsqu'il critique, il a souvent de bonnes raisons, lorsqu'il refuse le contact, c'est qu'il est souvent désespéré. Dans la grande majorité des cas, il est accueillant. Celui qui va vers lui, qui parle avec lui, qui rit avec lui ou qui n'établit que des liens de regard, de toucher ou de sourire est mille fois récompensé. Là-bas, je suis la dame du mercredi – il y a celle du lundi qui est si gaie, celle du vendredi qui est si douce, le monsieur du jeudi qui parle si bien aux dames, l'étudiante du samedi dont la jeunesse les émerveille. Je suis restée seule pendant cinq mois, puis ils sont venus un à un me rejoindre. Ils étaient pleins d'incertitude, de circonspection... « Ah, les vieux, je ne suis pas sûre que ça me convienne » et ils sont restés.

Classé au Patrimoine architectural de notre pays, l'Hôpital Charles Foix renferme, à mon avis, dans ses salles, ses chambres, ses murs, un patrimoine vivant, celui qui a traversé le XXème siècle, que l'on ne regarde plus, que l'on n'écoute plus, pour lequel on a, en fait, plus aucune humanité. On entend parler souvent de « qualité de vie ». Ne serait-il pas juste, équitable, d'appliquer cette recherche aussi à cette tranche d'âge, qui deviendra de plus en plus nombreuse, de plus en plus vieille et qui se trouve bien malgré elle, totalement dépendante des autres, donc de nous.

J'ai parlé de ma joie mais pas de ma révolte, deux locataires que j'abrite sous le même toit, ce qui n'est pas de tout repos. Je tempère au mieux ma révolte tout en me réjouissant qu'elle soit toujours présente en moi. Il m'arrive d'avoir peur de la perdre, de m'habituer, de trouver normal ce qui m'a semblé intolérable. Quant à ma joie, elle est faite de rides, de vieilles histoires, de démarches titubantes, de conversations souvent incohérentes, de sourires furtifs, de petites complicités. Je partage à l'Hôpital Charles Foix le dernier épisode de l'aventure de l'homme, ce chapitre vieillesse, dément ou sage, toujours tragique et qui nous attend tous. C'est la vie, celle des autres, qui me concerne aussi.